



Spinoza, Schopenhauer, l'Optique et l'Éthique

Subjectivité vs Objectivité

Jean-François LAHAEYE, 15 juillet 2009
édité en septembre 2014

CopyrightFrance.com

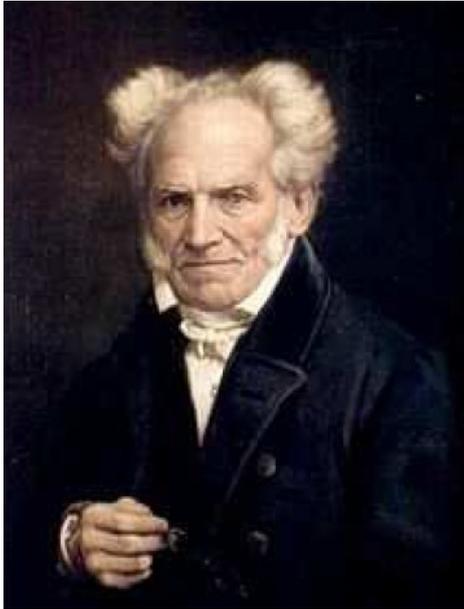
La reproduction des articles, images ou graphiques de ce site, pour usage collectif, y compris dans le cadre des études scolaires et supérieures, est INTERDITE. Seuls sont autorisés les extraits, pour exemple ou illustration, à la seule condition de mentionner clairement l'auteur et la référence de l'article.

L'auteur, Jean-François Lahaeye, toujours préoccupé par le problème de la dualité entre l'objectivité et la subjectivité, et son prolongement dans le domaine éthique, et celui de l'épistémologie de la physique, notamment quantique, soumet ici une réflexion sur l'antagonisme entre objectivité et subjectivité. Cette fois, il s'appuie sur l'énigme de la vision colorée pour illustrer ce débat: est-elle un processus objectif ou bien une interprétation subjective? Il développe les thèses de Goethe et de Schopenhauer qui défendent au XIXe siècle la conception subjective de la couleur, ainsi que celle, opposée, de Spinoza, défenseur du point de l'objectivisme. En matière d'éthique, les conséquences de ces deux approches ne sont pas neutres: d'après la première, on n'est pas loin d'une forme initialement « pessimiste », car marquée de scepticisme, du rapport entre l'homme et la nature, en particulier sur l'éthique, puis, finalement une forme que je qualifierais de « constructiviste » de celle-ci (de par sa nature subjective, l'éthique devient une construction humaine); d'après la seconde, l'éthique revêt un caractère « optimiste » car, comme tout ce qui fait l'objet du champ de la connaissance, relève d'une « loi naturelle » que l'entendement humain découvre progressivement et est indépendant de lui. A ce stade, une digression sur la pensée de Kant s'est avérée utile: sans rien nier de l'existence d'une réalité objective, le fondateur de l'idéalisme postule que l'esprit humain (on dirait aujourd'hui sa structure cognitive) ne peut saisir les choses en soi, comme étant indépendantes du sujet, de sorte que ce qui est perçu comme inintelligible, en définitive, procède du découpage arbitraire d'une réalité unique et ultime que l'esprit humain lui superpose. En faisant cela, Kant « sauve » le rationalisme objectiviste face au scepticisme de Hume, mais au prix d'un compromis qui consiste à faire perdre à l'esprit humain sa place privilégiée dans l'entendement de la nature.

Le lien avec la question épistémologique de la physique quantique, ouverte depuis le début du XXe siècle, arrive alors naturellement.

Au fond, dans cet article, Jean-François Lahaeye, synthétise de manière pédagogique et logique l'une des grandes questions de la philosophie: subjectivité ou objectivité de la connaissance, et donc des choix éthiques?

(présentation: Frédéric Élie, septembre 2014)



Arthur Schopenhauer
(Dantzig, 22 février 1788 – Francfort, 21 septembre 1860)



Baruch Spinoza
(Amsterdam, 24 novembre 1632 – La Haye, 21 février 1677)

SOMMAIRE

- 1 – La théorie des couleurs et ses controverses
- 2 – Subjectivité
- 3 – Objectivité
- 4 – L'aveuglante proximité de l'éthique
- 5 – Surveiller et punir
- 6 – Le terrible éloignement de l'éthique
- 7 – Raisons suffisantes et absence du libre arbitre
- 8 – Physique quantique

*
* *

1 – La théorie des couleurs et ses controverses

Si la théorie des couleurs fut jadis, en science comme en philosophie, l'objet de tant de controverses (qu'on peut juger, à tort ou à raison, comme définitivement dépassées par l'émergence de la spectroscopie moderne et les progrès de l'optique physiologique) c'est que s'y cache un authentique problème philosophique profond qui, lui, reste objet d'enquête et de recherche: disons provisoirement que c'est *l'antagonisme entre objectivité et subjectivité*.

Ce qui fascine en effet le plus dans la théorie des couleurs n'est pas tant l'élucidation de la vision colorée que l'imbrication de l'objectif et du subjectif: l'histoire a montré que la controverse s'est alimentée de présupposés philosophiques parfois exposés sous une étiquette (idéalisme ou réalisme, et aussi: positivisme, matérialisme...) mais parfois inavoués voire inconscients, cherchant à privilégier l'un ou l'autre point de vue. La question philosophique fondamentale, voire primordiale, qu'on abordera ici sans étiquette de façon sceptique, voire agnostique, qui se joue en arrière plan, peut se ramener au vieux proverbe: on ne peut être juge et partie. On y reconnaît le noyau dur de la question de l'éthique rationnelle.

Dans une assez large mesure, la résolution récente des questions physiques, physiologiques, voire psychophysiques de la vision colorée a déplacé la controverse philosophique vers un nouveau support physique (qui n'est d'ailleurs pas tout à fait indépendant de la vieille question des couleurs, après tout c'est encore une question d'optique qui fait jaillir le problème): la question de l'interprétation de la

physique quantique. Il n'est donc pas inutile de faire un bref retour en arrière et de survoler la controverse historique des couleurs.

2 – Subjectivité

Pour s'en tenir à un bref survol, je vais m'en tenir à ce que nous a légué en héritage comme résultat certain la conception subjective de la couleur (Pour un regard documenté sur la question, on peut toujours s'instruire davantage, en lisant par exemple *Lumière et Luminescence* de Bernard Valeur aux éditions Belin, Pour la Science). C'est dans la synthèse soustractive des couleurs (utilisée notamment dans la technique de l'imprimerie en trichromie, voire en quadrichromie) qu'on trouvera l'essentiel retenu des théories de *Goethe et Schopenhauer, principaux tenants au dix-neuvième siècle de la conception subjective de la vision colorée*. L'un et l'autre s'opposaient en effet à la conception newtonienne qui prétend que le blanc résulte du mélange de toutes les couleurs alors que n'importe quel peintre sait qu'en mélangeant toutes les couleurs sur sa palette, il obtient quelque chose qui se rapproche du noir. Si Goethe et Schopenhauer ont voulu donner une portée scientifique à leurs théories, c'est qu'ils avaient bien conscience que diverses raisons, et des raisons généralement simples, intuitives, évidentes, donnent expérimentalement raison au peintre contre Newton.

On devrait même relever ici que ce caractère expérimental prétend paradoxalement donner une portée partiellement objective à leurs conceptions philosophiques revendiquées comme subjectives. Pour Schopenhauer, il s'agit littéralement de soutenir une philosophie des sciences dissidente du positivisme émergent, où la dimension métaphysique du questionnement ne soit pas refoulée.

3 – Objectivité

1 – La synthèse additive des couleurs a trouvé son bonheur dans les théories objectives, newtoniennes et post-newtoniennes, que Schopenhauer confond: la controverse interne aux tenants de l'objectivité lui a échappé, et celle-ci portait sur la nature de la lumière, plutôt que sa couleur: ondes ou corpuscules? De même que lui a échappé le caractère anti-newtonien de la théorie des ondes: Schopenhauer s'insurge contre les mesures de longueur d'onde du rouge et du violet dont la petitesse microscopique lui donne le vertige. Ce sont pourtant ces longueurs d'onde (et fréquences associées) qui vont s'imposer dans l'analyse spectroscopique accédant progressivement aux lumières invisibles que sont l'infrarouge et l'ultraviolet (et leurs extensions respectives vers le hertzien et les rayons X ou gamma). Et c'est notamment dans la réalisation de tubes pour la télévision en couleur que la synthèse additive va prouver sa fiabilité expérimentale et technique. Dans la synthèse additive, le mélange des couleurs produit effectivement du blanc comme le voulait Newton. On doit relever à ce point la justesse de l'objection à la synthèse additive dans laquelle a persévéré Schopenhauer: il manque quelque chose dans l'explication de la synthèse additive (qui est un fait indéniable que Schopenhauer veut bien reconnaître contre l'avis de Goethe). L'explication de la vision colorée ne peut pas être purement objective. Dans certaines conditions, *les yeux ou le cerveau peuvent arriver à voir du rouge (ou toute autre couleur) même s'il n'y en a pas*. S'il est vrai qu'à toute longueur d'onde peut être attribuée une et une seule couleur, la réciproque n'est pas vraie: *à une couleur vue par les yeux ne peut être attribuée une longueur d'onde unique*, sauf dans des cas très particuliers.

2 – La subjectivité dont il est ici question n'est sans doute pas proprement celle de l'individu: la vision colorée est présumée identique chez tous les individus, à l'exception de ceux qui ont une anomalie chromatique. Il faudrait y voir plutôt une intersubjectivité au niveau de l'espèce, ou considérer l'espèce comme un individu (comme on fait en logique mathématique d'un ensemble un individu d'ordre supérieur, dans l'ensemble des parties par exemple). C'est l'objet de l'optique physiologique que de montrer que la vision colorée est liée à celle des récepteurs sensoriels et au système nerveux propres à une espèce. La vision colorée est certainement différente chez l'homme et chez l'abeille (qui voit dans l'ultraviolet) ou le crotale (qui voit vaguement dans l'infrarouge). Le point de vue subjectiviste de Schopenhauer se ramène largement à privilégier l'optique physiologique *contre une conception purement objective de l'optique où la lumière physique serait détachée de toute créature vivante pour l'observer*.

4 – L'aveuglante proximité de l'éthique

Le caractère passionnel des controverses sur la théorie des couleurs a reflété, plus que les difficultés

propres à la question, l'espoir philosophique que les uns ou les autres avaient placé, soit dans un réalisme objectiviste, soit dans un subjectivisme quasi nominaliste pour poser, et résoudre peut-être, la question de l'éthique. La théorie des couleurs s'est prêtée à ce jeu parce qu'elle montrait mieux que toute autre théorie physique *le fait que le prétendu fait objectif n'est qu'un mode de projection conceptuelle de notre constitution morphologique sur le monde*. Ce n'est pas tel objet qui est rouge, c'est nous qui le voyons et l'appelons comme ça. La question philosophique sous-jacente est la suivante: l'éthique est-elle subjective ou objective? En fait peut-elle être objective?

5 – Surveiller et punir

Si l'on prétend s'affranchir de la subjectivité dans un jugement de fait, on fait appel à l'objectivité. Mais si on prétend s'affranchir de la subjectivité dans un jugement de valeur, c'est à la transcendance d'un tribunal qu'on fait appel. Et dès lors c'est la question de la légitimité du tribunal qui est en question. Si on n'accepte pas le choix simpliste d'une religion (ou idéologie) contre une autre qui donne raison à Hobbes sur le caractère inévitable de la guerre civile (Béhémoth) dès lors qu'il faut laisser place à l'arbitraire de l'interprétation, c'est alors la légitimité de la transcendance qui fait question, et *Hobbes est particulièrement habile à suggérer qu'une sorte de loi naturelle objective est source de légitimité du tribunal*. Personne n'est dupe car il ne fait que légitimer le dernier arbitraire qui a parlé, ou plutôt qui fait parler les armes.

Sa philosophie n'est que philosophie politique et, en définitive, il n'a même pas compris vraiment ce qu'est une loi naturelle. Pour Hobbes, la question de l'objectivité se réduit à une question de police.

6 – Le terrible éloignement de l'éthique

Dans sa démarche de quête de la légitimité, Spinoza veut affranchir à juste titre l'objectivité d'une loi divine de toute la subjectivité de la loi des hommes. En un sens, son éthique se borne à enregistrer le fait du monde et à identifier à ce qui doit être nécessairement: l'éthique serait en somme une éthologie. Faute d'identifier une loi unique du monde, d'où la loi éthique coulerait comme d'une source claire, c'est le monde lui-même qui est assimilé à une substance unique, quelque chose d'assez proche de la singularité organique inaccessible suggérée par la physique moderne (quantique) sous forme de vecteur d'onde de l'univers dans un espace de Fock. A vrai dire, le point de vue subjectiviste de Schopenhauer n'aboutit pas à quelque chose de très éloigné, à ceci près qu'il tire sa substance du noumène de Kant: là où l'entendement est impuissant à atteindre le réel derrière le phénomène, c'est qu'il n'y a pas de choses réelles (nouménales) derrière les phénomènes, il y a le phénomène unique du monde que l'entendement découpe en phénomènes projetés arbitrairement sur ce réel unique avec les limites physiologiques, voire logiques de l'entendement, et il n'y a en conséquence que le noumène unique du monde caché derrière tout cela: cette réalité primordiale nous est accessible subjectivement comme une force qui nous traverse et nous apparaît comme notre désir, qui est en réalité la manifestation en nous d'une force unique de la nature que Schopenhauer appelle la Volonté (laquelle contient toutes les forces de la nature, connues ou inconnues, par exemple la gravitation ou l'électromagnétisme qui ne sont pratiquement pour Schopenhauer que les manifestations intérieures ou minérales de la Volonté: on pourrait y voir une sorte d'animisme si Schopenhauer n'avait pris soin d'insister sur *l'absence d'individualité dans la force elle-même en tant que telle*, laquelle n'appartient pas plus à l'individu que son poids).

La volonté de Schopenhauer, ou la substance de Spinoza, deux noms pour une même chose, atteinte dans la reconnaissance de la prééminence de la subjectivité chez Schopenhauer et la quête de l'objectivité chez Spinoza.

Au-delà du nom et de la méthode, autre chose les sépare: il y a chez Spinoza une sorte de bienveillance de la loi naturelle qui lui inspire de l'optimisme, tandis que chez Schopenhauer la loi du monde est si indifférente au sort de ses créatures qu'elle doit inspirer un pessimisme radical.

7 – Raisons suffisantes et absence du libre arbitre

Vouloir atteindre l'objectivité impartiale d'un tribunal transcendant, c'est ignorer la part de vérité qu'il y a dans un point de vue subjectif, qui a raison, en somme, de son propre point de vue, lequel se prête parfois à l'intersubjectivité, même si ce qui est constaté comme commun, la Volonté incarnée dans le désir, met plus souvent en conflit qu'en accord harmonique. C'est le mérite de Schopenhauer d'avoir montré le rôle primordial du désir dans le principe de raison suffisante, comme *causalité vue de*

l'intérieur. Mais au fond, on s'égare autant dans le subjectif que dans l'objectivité pure. Vouloir juger des couleurs du seul point de vue de notre morphologie, c'est induire un réductionnisme biologique, vouloir en juger du point de vue de la Volonté peut *réduire l'éthique à un simple utilitarisme*, que l'utilité soit réduite à des besoins pratiques et techniques (utilitarisme étroit des techniques de l'imprimerie par exemple) ou qu'elle ait une prétention romantique (besoins esthétiques de l'art).

En un certain sens Schopenhauer a raison: c'est bien dans la trivialité utilitaire que se laisse d'abord connaître le phénomène et on ne peut connaître une chose comme la couleur que parce que notre physiologie nous a préparés à ce besoin, *et parce qu'on ne peut porter un jugement de fait sans en être d'abord partie prenante, donc sans quelque jugement de valeur implicite. On ne peut être que juge et partie*, et c'est ainsi qu'il faut juger des couleurs comme de tout autre phénomène. *S'il n'y a pas de noumène de la couleur, pas plus que de tout autre phénomène, c'est qu'il n'existe qu'un seul noumène, le noumène unique du monde, la Volonté aveugle et sans but, qui nous apparaît, de l'extérieur, comme causalité, et vue de l'intérieur, comme désir, causalité vue de l'intérieur.*

La Volonté est une raison suffisante au même titre que la causalité. Cette Volonté aveugle nous traverse dans nos besoins et nous a doté d'organes utiles à notre morphologie, notamment les organes de la sensation colorée. Qu'on veuille y voir une stricte nécessité extérieure à nous-mêmes ou une pente fatale où le désir forge l'organe qui lui est utile, *la notion de libre arbitre y est dépourvue de sens.*

Le rapprochement semi-antagoniste de Spinoza et Schopenhauer ne fait cependant pas assez de place à Hume qui, le premier, a jeté la suspicion sur la loi de causalité, en premier lieu sur sa nature logique et finalement sur son introuvable mécanisme physique. S'il avait rejeté la causalité dans une métaphysique explicite, il aurait valorisé cette dernière, au lieu de la dévaloriser en la réduisant à des questions empiriques. Car les questions empiriques imbriquent ici un questionnement sur la logique et sur la physique de façon quasi inextricable (on y trouve pêle-mêle le problème métaphysique de savoir si l'induction est, oui ou non, de nature logique, le problème physique du rôle crucial de l'expérience, et le problème quasi mathématique des probabilités). A la suite de Hume, et plus encore de Berkeley et Mach, certains physiciens ont tenté de récuser toute métaphysique, mais au prix d'une clandestinité de la métaphysique, y compris la leur propre, dès lors qu'ils prétendent ne pas en avoir. Il faut ici reconnaître à Hume lui-même le mérite d'être resté beaucoup plus que sceptique. Le problème n'est d'ailleurs pas seulement métaphysique, il est assez largement de nature métamathématique. On devrait relever ici que l'émergence du hasard dans les lois physiques, qui scandalisait Schopenhauer, ne restaure aucunement le libre arbitre comme l'ont voulu certaines interprétations qui *confondent la liberté avec les degrés de liberté.*

Schopenhauer n'a pas su intégrer la notion du hasard dans celle de raison suffisante et peut-être a-t-il eu tort en outre de séparer le rapport de principe à conséquences d'une part de l'ontologie d'autre part, comme deux formes distinctes du principe de raison suffisante. Les lois du hasard sont, quoi qu'il en soit, aussi contraignantes que les lois de la nécessité, quoique sur un autre mode.

8 – Physique quantique

1 – En premier lieu la physique quantique a donné raison à Hume sur la conception probabiliste de la causalité, encore que la probabilité y cesse d'être classique (il faut remplacer les axiomes de Kolmogorov par ceux de Von Neumann).

2 – Elle a donné un fondement conceptuel à l'indétermination non classique: *la probabilité n'est pas une évaluation d'erreur de mesure (incertitude classique) mais une indétermination ontologique*, irréductible. Si on ne peut connaître avec une précision absolue la position et la vitesse d'un corpuscule, ni l'instant d'émission et la fréquence d'une onde, ce n'est pas parce que notre instrument reste imprécis mais parce que la position cesse d'exister quand on fait exister la vitesse. Et de même, la fréquence d'une onde est incompatible avec son caractère instantané.

3 – On a lors une coexistence forcée de concepts qui semblent contradictoires tant qu'on ne les a pas redéfinis hors de leur contexte classique: ou bien on les purge de ce contexte, mais ils n'ont plus de sens classique, ou bien on les associe à ce contexte, mais leur portée est limitée, car les contextes deviennent incompatibles. On retrouve de façon atténuée et plus confuse cette alternative dans le choix infligé entre les termes dualistes classiques: onde ou corpuscule, subjectif ou objectif, réalisme ou nominalisme, être juge ou partie?

4 – La physique quantique a suggéré un chemin mathématique (lagrangien, hamiltonien, intégrale de Feynman) vers l'unification des forces de la nature où la notion d'interaction se substitue à celle de force. Ici *les lois cherchées se rapprocheraient de l'objectivité, mais dans un ordre supérieur et transcendant.*

5 – En suggérant une fonction d'onde du monde unique et singulière, sous la forme d'un vecteur d'état unique dans un espace de Fock, la physique quantique semble rejoindre Spinoza dans sa vision d'une loi non pas générale, mais singulière du monde, qui ne peut être que suggérée, et pas vraiment conçue.

La question des couleurs n'est plus désormais qu'une question mineure, quoique fort complexe, de l'optique. Elle conserve son attrait et même son charme en ce sens qu'elle peut toujours guider, à travers des expériences très simples et à la portée de tous (prismes, réfraction, sténopés, diffraction, mais aussi observation des luminescences, observation des couleurs dites chimiques des pigments et des autres couleurs naturelles, dites physiques) vers ses concepts les plus fondamentaux, y compris ceux de l'optique invisible, y compris jusqu'au seuil de la physique quantique (on admet généralement que dans la vision nocturne d'une étoile de sixième magnitude, l'œil est sensible à quelques dizaines de photons par seconde) y compris jusqu'au niveau sophistiqué des formulations mathématiques. Une compréhension élémentaire est toujours possible dans la mesure où des expériences élémentaires traduisent les niveaux les plus sophistiqués en concepts accessibles à l'intuition élémentaire.

La controverse traditionnelle sur la couleur a donc dû se déplacer vers les questions plus modernes d'interprétation de la physique quantique. Après les couleurs qui sont apparues comme appareil de *projection conceptuelle de notre système sensoriel*, ce sont maintenant les ondes et les corpuscules qui apparaissent comme appareil de *projection de notre entendement mathématique*. Comme pour la vision colorée, il semblerait que notre physique mathématique ne soit, en somme, que la projection de notre entendement dans le découpage conceptuel, conventionnel ou artificiel du monde. Il semble d'ailleurs que ce renouveau soit à son tour en voie d'obsolescence. Sur le terrain naturaliste on n'attend plus guère que l'ultime confrontation de la gravitation avec les autres interactions ou, en d'autres termes, entre la relativité générale et la physique quantique.

Sur un terrain plus spécifiquement philosophique, c'est bien sûr, et comme toujours, l'éthique qui reste la question centrale. Il semble bien dans ce domaine qu'on doive méthodologiquement s'accoutumer désormais à concevoir l'univers comme un vecteur d'état dans un espace de Fock, ou, si l'on préfère, comme la Substance de Spinoza, où l'entendement (la Représentation) et la Volonté de Schopenhauer cesseraient d'être conçues de manière antagoniste.

On se gardera ici de trancher quant à la meilleure façon de s'y prendre. Mais il conviendra qu'une approche traditionnelle de l'optique des lentilles (façon Spinoza) ou de la théorie des couleurs (façon Schopenhauer) a été largement dépassée par les événements, par émergence, de l'optique quantique. Si on tient à juste titre à affirmer le fondement naturaliste d'une posture philosophique contemporaine, quelle qu'elle soit, on doit s'alimenter pour le meilleur ou pour le pire, dans ce que l'époque nous a donné à comprendre de meilleur.

Jean-François Lahaeye
article publié pour la première fois dans
« Amateurisme en Théorie Géophysique et Astrophysique »
n°3, 15 juillet 2009